

Frédéric Lefebvre

Animaux

Un dimanche en Seine-et-Marne

J'aime le dimanche, quand nous partons en vadrouille, avec l'essence dans le coffre et l'espoir au cœur. J'aime le bruit du nuage qui s'échappe par l'arrière et nous-mêmes, propulsés vers l'avant, qui échappons à notre propre embouteillage. Les routes sont droites, il faut zigzaguer pour s'amuser. Mais il y a les radars. Il faut parfois ralentir. Le temps passe plus lentement, alors, et c'est ce qu'il faut pour entrer dans l'histoire des historiens et des paléontologues. C'est le but.

Il n'y a pas de destination finale, puisque c'est la boucle notre figure. Nous reviendrons. Ça me rappelle une devise, mais laquelle ? Je m'en souviendrai. Ça doit être ça, oui : « *Je m'en souviendrai.* » Il faut le dire vite. Et puis ne pas se retourner. C'est la vie.

Assez de philosophie. Il y a là un mammouth qui nous attend. Un vrai, en os et en os. Il s'appelle... Non, un peu de patience. L'exposition commence.

Je ne sais pas comment nous avons trouvé l'endroit. Pas de GPS, même pas de lecteur de CD en marche, tout a cassé dans la tentative de cambriolage. Ce n'est pas drôle. Nous avons parké et marché jusqu'à une rue qui présentait justement un office pour le tourisme et ça parlait de nous. Ainsi la demoiselle nous a épatés avec le plan déployé sous nos yeux, un plan d'une ville, en couleurs, et avec un stylo Bic – du temps du baron ! – elle a pris la peine de nous indiquer le chemin d'une ligne tremblée ajoutée à l'impression initiale, suivant une rue, un pont, d'autres rues, jusqu'à la sortie de la ville et le musée de ces choses-là. Des mammouths, en somme. On était sur la piste.

Le découvreur s'appelle Grégory B. Le découvreur en chef, qui a eu le droit de superviser la découverte déjà faite mais à faire encore, à dégager encore de son environnement, de ses relations de squelette à terre. Vieille terre, on l'a compris. Vieux mammouth ? L'histoire ne le dit pas. On sait que la barque du temps de Charlemagne, qui termine le musée des mammouths, vient d'un arbre abattu dans l'hiver de l'an 835. Mais le mammouth, à supposer que les petits hommes l'aient abattu en laissant des traces microscopiques d'outils ou de silex, comme on nous le fait croire, quand ? L'histoire est muette. L'enquête ne fait que commencer. Il est vrai que le mammouth, prénommé Helmut, vient à peine de sortir. Quelques mois, même pas une année. Et il est déjà en libre-service les premiers dimanches du mois. C'est aujourd'hui. C'est maintenant.

Il a quelque chose en effet qui touche le petit cœur du spectateur. Les défenses, le squelette presque entier mais en mille positions dans tous les sens, un gros fémur là, un humérus, une colonne – au moins en partie –, une mâchoire peut-être avec ces fameuses molaires qui se régénèrent, comme on l'apprendra au premier étage. Au premier étage, justement, on peut voir le mammouth de haut, dans son bac à terre importé à l'accueil. C'est tout jaune et les couleurs sont vives sur les photos à côté, gilets resplendissants des découvreurs-fouilleurs, ciel d'un bleu infini, sourire ambitieux et gai, et même, pour ceux qui le souhaitent, une vidéo, un film en numérique, un *making-off* du mammouth sur un écran qui se régénère. Voilà pour le rez-de-chaussée.

Au premier étage, c'est autre chose. C'est la pédagogie. Après le cœur, l'esprit, l'intellect. Tout ce qu'il faut savoir pour éviter la bourde et ne pas confondre, distinguer bien le mammouth de l'éléphant – j'y reviendrai –, comprendre le cheminement des dents, non pas nombreuses à la fois mais étalées pour ainsi dire dans le temps, jusqu'à extinction des remplaçants et mort dudit mammouth. Mon frère, savant en bien des choses, me dit que c'est pareil pour les éléphants. Je m'incline. Mon frère a gardé des autruches et conduit des touristes. Il connaît.

Le mammouth vit soixante ans. À dix ans, il pèse une tonne et demie. La défense pèse cent cinquante kilos. La trompe aussi, et ça c'est étonnant ! Le mammouth appartient précisément à une famille d'animaux à trompe. Ainsi en ont voulu les savants. Ils ont voulu aussi que ça se sache. Ils ont créé la science et le CNRS après la dernière guerre. Le Muséum de Paris contient et propose le mammouth reconstitué qui nous est donné ici en reproduction. La barque de l'époque de Charlemagne était plus facile à reconstituer. Mais elle n'est pas au même étage. Ou bien nous n'avons pas compris l'architecture du musée, dans sa verdure à l'imitation des chasseurs-cueilleurs de la préhistoire, les derniers voisins des mammouths. Tout ici est mélangé. La mémoire de l'*homo sapiens* ne paraît pas tellement plus fiable, parfois, que celle de l'*homo erectus*. Peut-être aurait-il fallu prendre des notes.

La vision des moulages et des molaires et du moulage encore de Dima, le bébé mammouth retrouvé avec la peau sur les os, tout congelé dans la Russie ou la Sibérie, les peintures sur un gros os du front, la reconstitution des huttes à armature d'ossements de mammouth en Ukraine actuelle, tout ça est impressionnant et légèrement troublant. Un petit garçon vient me poser des questions : « *Vous avez vu, Monsieur, ce que c'est, ça ?* » Il montre du doigt un gros animal empaillé avec une peau laineuse et un museau proéminent, une taille de pachyderme, un style, quelque chose, oui, qui me rappelle l'enfance... C'est encore un bébé, un jeune animal. Il est beau. Le mammouth n'est pas intelligent, mais il est beau. Il n'est pas intelligent parce que nous n'en savons rien. Nous savons seulement que l'homme a gagné sur le mammouth. Question de climat, peut-être. Quand la forêt a recolonisé l'Europe et la Sibérie, le mammouth, fait pour la steppe, a péri. Mais dans des endroits isolés, des îles septentrionales, le mammouth vivait encore il y a quatre mille ans. Il était là, tout proche, et on ne le voyait pas. C'est beau, la science !

Ainsi passe le dimanche. Sur les bords de la Marne, des hommes d'aujourd'hui ont trouvé des morceaux durs dans quelques mètres de terre glissée, retournée, recouverte, on ne sait pas. Ils ont rassemblé les pièces, comme des chiffonniers, et ils les ont transportées dans un bac, sans avoir besoin d'injecter de la résine. Ça, c'est pour la barque... Helmut n'est pas venu en barque. Non, les petits hommes de Neandertal n'auraient pas fait ça.

P.S. J'allais oublier l'éléphant. Il est pourtant un aspect important de la culture. Il n'est pas le petit face au grand, le neuf face au vieux. C'est un cousin. Ce sont des cousins. Comme mon frère et moi sommes des frères.

Walser avec soi

Dans Walser il y a valise. Non, il y a Wald. « *La forêt* » en allemand, qui se dit « *le forêt* », nom masculin. C'est ainsi que les mots voyagent. On devrait dire « *le bois* ».

Walser, l'homme du bois. C'est un refrain connu.

Alors la valise. Pour partir avec son père et sans sa mère qui est morte.

Le père lui écrit une lettre fictive. Il ne regrette pas d'en avoir fait un non-important, un non-ambitieux. Tout cela est imaginé par Walser lui-même – qui s'appelle Walser comme son père, mais aussi Robert, Röbi parfois. Le père, lui, est allé à Paris travailler comme relieur. Le fils, lui, imagine une lettre de candidature à un type de travail qu'on pourrait faire en rêvant. Il a trouvé : écrivain. À défaut de comédien ou de peintre.

Walser n'est pas un rêveur – sauf lorsque, de fait, dans *Les Enfants Tanner*, il rêve sombrement d'un voyage à Paris, étrange, un lieu où la neige semble pouvoir tomber en toute saison, où les gens paraissent planer... Mais l'homme éveillé ne se rendra jamais à Paris. À quoi bon rivaliser avec Stendhal, Flaubert, répond-il un jour. Coquetterie. Il n'a même pas voulu voyager en Inde, comme on lui a proposé. Pendant que son frère Karl, lui, le peintre, a passé six mois au Japon, avant 1910, quelle aventure ! Robert marche, c'est assez.

Alors la valise. Il se déplace et déménage. Il est vêtu bizarrement parfois. Un jour, il arrive à Zurich à pied, fatigué et sali, pour lire ses œuvres dans une soirée. On l'en empêche presque. Il lirait trop mal. Qu'est-ce que ça veut dire ? Une autre fois, il lira, et bien.

La valise. Walser en voyage, sans rien d'autre que ses pieds et ses mains. La valise. L'emporter, emporter Walser. Emporter Walser à lire, comme lui-même lit Jean-Paul, Hölderlin, Kleist, Büchner, reçoit un gros livre de Thomas Mann et s'en méfie, ou se moque gentiment de Dickens.

Emporter Walser comme on prend son journal. Là est la place, en bas, celle du Feuilleton – en allemand-français dans le texte. Walser après ses romans de Berlin et ses recueils de prose de Bienne n'a plus – ou presque plus – que ses éparpillées chroniques qu'on appelle « *feuilleton* ». Un seul recueil encore accepté et publié, plus rien du côté du roman, sinon l'inaperçu *Brigand*, ainsi appelé de façon posthume. À Berne, Walser donne tout pour le feuilleton. Il doit dire « *je* », c'est la loi du genre. Il ne parvient pas, pourtant, à se faire vraiment un nom solide dans le genre. À Berlin, Prague, il est publié. Mais lui, à Berne, que connaît-il encore de ces villes, grandes, métropoles ?

Il refuse de se plier au genre de la nouvelle sentimentale qui « *emballerait* », comme il dit.

Il écrit souvent sous forme de « *Lettre à...* » ou « *Lettre de...* ».

Le feuilleton est un genre qui peut être intelligent, désincarné, pensif et ironique, refuser le tout-venant des mots à la mode, du « *nerveux* », de l'« *énergie* ». Refuser le stéréotype du journaliste véloce, bondissant, dans son automobile, son avion, son train, sa vitesse...

Walser refuse beaucoup. Et comme on lui refuse aussi...

Alors il sort de sa valise quelques animaux. Comme le fabuliste ou le conteur – comme cet auteur allemand, Hauff, qu'il admire, dont il a vu le monument et le lierre... Walser a vu le lierre et il déroule maintenant l'éléphant, le chat, le moineau, le cheval, l'ours – tous animaux allégoriques. Il est lui-même le moineau qui se pose comme un problème, inopinément, sur la feuille du désirant feuilletoniste, à la place qu'il faut, comme une incarnation de la justesse. L'éléphant, lui, est le personnage de l'intermédiaire : une certaine Theodora, dans une petite prose – Walser avait écrit aussi un roman perdu,

Theodor... L'ours, il en rêve, comme il rêvait de Paris. Le cheval est pour lui un emblème de la docilité intelligente, quasi humaine, « noble », dit-il – de ce mot si important pour lui, si fréquent, si recherché, si mal compris, si rare. Et le chat, c'est le monde, qui attend et dévore – on dit en allemand « pour le chat », « für die Katz » : travailler pour rien, pour des prunes, zéro, comme le feuilletoniste oublié et humble, abaissé à côté de l'écrivain grand et célèbre, élevé, loué, riche ou aisé peut-être.

Walser n'est pas riche. Il a hérité un peu, s'est reposé un temps sur ce confort, puis est reparti avec sa valise de travail, son crayon dont il a fait système désormais, recopiant, polissant, tournant lettre sur lettre – envoyées avec formules exubérantes à des noms comme Max Rychner, Otto Pick, Willy Storrer, qui ne sont pas des plus connus aujourd'hui, mais qui sont ceux qui le font vivre à peu près dans les années vingt, avec leurs commandes ou leurs acceptations, et l'envoi des épreuves, puis de l'argent, du paiement, quand la revue dont ils s'occupent, ou le journal, a paru. Les lettres aux rédacteurs des revues sont le quotidien de l'écrivain feuilletoniste épisodique, pas assez ferme et régulier.

Ce sont, à chaque fois, des lettres de candidature qui ne le font pas rêver.

On n'y rencontre pas d'animaux.

Il n'y est pas question de valise – mais de travail, d'argent. Et de littérature aussi, parfois, quand la transaction se passe bien.

Souvenir de ce texte où il est question d'un homme qui cherche seulement ce qui est juste, qui va de lieu en lieu, ne se laisse pas arrêter par l'Hôtel de Ville, la prison, la maison de son enfance, la salle de bal, le magasin, etc. – « *Je n'ai rien à acheter ni à vendre* », dit-il. Seulement ce qui est juste... Il a la paix quand il arrive dans la maison des morts.

Non-valise de Walser.

Mais le prendre, lui, l'emporter.

La chambre

Ma chambre est tout au fond d'un couloir sombre, tendu de papier rouge virant bordeaux, qu'une seule ampoule éclaire...

Ma chambre, je la partage avec une grande sœur, qui certainement voit le couloir et le monde autrement. Comme la différence entre un homme et des yeux de chien. Je suis petit, bas, je suis le chien.

J'aime les animaux.

J'aime les animaux dans les livres et les fables.

Nous vivons en ville, interdits d'animaux.

L'été, près de la ferme, il m'arrive d'aller chercher le lait le matin, de passer devant le portail du taureau. Je suis habillé d'une chemise rouge, j'ai peur. Le lait est chaud, la fermière est gentille, les blés sont très hauts, aussi hauts que le haricot du conte... Le ciel est perché, bleu et sans tache, au-dessus des sapins de la maison à colombages. C'est un juillet chez des cousins, avec une vieille grand-tante née et grandie au XIX^e siècle, qui parle bas, qui rit beaucoup...

Mais à Paris, pas d'animal. Sauf un poisson rouge. Je le nourris. Il tourne, nage. Combien de temps ?

Combien de temps partagé avec ma sœur – qui s'appelle Anne –, dans cette chambre au bout du tunnel ? Il paraît que le papier qui tapisse la chambre est d'un bleu ciel ressemblant. La cour est profonde, l'immeuble élevé, le soleil ne vient jusqu'à nous qu'à une heure précise de l'été, pour un rayon furtif.

Les jours de maladie, les voix des enfants s'accumulent et montent de l'école à côté, qui n'est pas mon école. Elles viennent se réfléchir sur l'immeuble qui a son côté brique, son côté pierre. La cour est sombre comme la poussière des voix accumulées...

Les jours de maladie, le temps se confond avec le rien. Pendant les heures de classe la demi-cour, à moitié ouverte sur la rue et le passage vers l'école, est emplie de silence. Comme si les automobiles ne comptaient pas.

C'est allongé que je goûte ce monde. Allongé que j'attends mon père, que j'entends son pas dans le couloir.

J'ai à peine quelques années. Moins que les doigts d'une main.

Ma sœur a la main habile. Elle dessine, colle, découpe, décore... Elle aussi entend le pas du père dans le couloir. Mais ce n'est pas elle qui commande.

C'est moi qui commande. Dans la chambre, c'est moi qui commande. Je suis le maître. Le client. Le roi.

Mon père connaît son métier. Il préside des banquets, me parle – pas encore, mais qu'importe ! – de ses relations de travail, des clients, des contrats, des discours du président de la chambre de commerce, des discours d'Edgar Faure, cet amusant homme qui zozote et brille d'intelligence, qui patronne le métier. Mon père est dans le financement du commerce – du commerce « *en gros* », « *de gros* », et je m'amuse beaucoup avec ça, moi qui ne suis pas trop dodu, qui échappe au moins à cette moquerie-là...

Mon père est au courant du pouvoir du client. Le client est maître.

Mon père a même fait le stage et la conférence à New York, volé dans un avion à hélices, un long rêve de la fin des années cinquante, qui se confond pour moi avec le rêve entêtant de tout ce qui me précède : Quoi ? Comment ? Qui ?

Je sais bientôt pour le quoi et le comment de qui les animaux. Qui les animaux de tout le monde entier. Je suis fortiche et je respecte à distance la nature. Le lemming, l'ours blanc, l'orque, le narval, le lagopède... Et je ne parle que d'un seul de ces livres. Dans ma chambre, il y en a bientôt une collection.

Mais avant, je ne sais pas lire. Pas lire l'histoire. L'histoire de *La Maison aux mille bonheurs*, mon livre de classe de dixième, de CE1.

Pas de CP, de cours préparatoire, de onzième. Ça ne se faisait pas chez nous. Une tradition venue de mon père et plus haut. Privé d'animaux et aussi privé de mardis après-midi en dernière maternelle. Avec ma mère sous la ville, dans le métro fait de longs couloirs « *Dubo, Dubon...* ». Avec ma mère au cours privé qui va me faire sauter une classe, lire et compter, suivre la voie royale d'une famille attachée à son nom, à ses principes.

Mais je ne sais pas lire. Pas encore. Ma sœur me paraît une grande personne. Je ne peux qu'imaginer ce que voient les chiens – comment ? qui ? –, car je n'en fréquente pas. Je

ne possède pas encore dans ma collection le volume avec le dingo, le chien jaune...

Est-ce que je sais mentir ?

Est-ce que je distingue le raconter de la vérité ?

Est-ce que je suis prétentieux et à la fois savant, comme Edgar Faure ?

Je suis allongé, l'heure tourne, les petits doivent dormir tôt.

C'est le moment où je suis le roi des animaux.

C'est l'heure où tout va se jouer. Où notre chambre devient ma chambre, où j'oublie ma sœur. Elle disparaît comme un accessoire, un personnage secondaire.

Je suis le roi.

Qui est mon père ? Un vizir, un premier ministre. Un chambellan.

C'est le grand coucher.

C'est le grand mensonge de la tête, du cœur.

C'est le moment, l'instant où l'homme devient l'homme. Où mon père devient l'espèce. Où je deviens oreille. Où le monde devient consistant en se cachant dans une histoire. Où le métro devient mon ami, mon complice.

Je ne sais pas le quoi et le comment – je ne le saurai jamais. Je ne sais pas qui est mon père, ce qui l'anime, le fait partir dans les étoiles, ce qui fait de lui le poète.

J'ignore alors que mon père a écrit un livre, qu'il l'a publié.

Mais je sais qu'il écoute ma commande au matin. Car je passe commande – comme les grandes personnes passent un marché, signent un contrat. Je passe commande comme un grand.

Mon père hoche la tête, sourit, me parle poliment : « *Bien monsieur. Ce sera fait. Comptez sur moi.* »

Nous paraphons.

Nous nous séparons. Chacun dans sa journée, son devoir. Son école.

Mon père à l'autre bout de la ville – quand il n'est pas de voyage, quand il n'a pas une petite tournée en province. Pour moi, c'est la maternelle, la main dans la main de ma sœur Anne, qui a son école tout près.

Mon père marche jusqu'à la station de métro qui le rapproche, qui lui évite un changement de ligne. Quand il peut s'asseoir, il lit son journal.

Est-ce qu'il pense seulement à moi ? Est-ce qu'il honore seulement ma commande ?

Le soir, je suis petit, je rentre plus tôt à la maison. C'est un privilège.

J'entends l'ascenseur, les portes de bois, puis la grille de fer. Les clés qui s'entrechoquent. Celle qui se rapproche de la porte, entre dans la serrure... Mais tel le léopard des neiges, je suis plus vif, je bondis, j'ouvre la porte à ma proie... Qui se rend. Sourit, m'embrasse. J'ai dompté mon père.

Désormais je suis le maître. Sur ses épaules, à la montagne, je suis le roi des cabris, des bouquetins. Ici je me contente d'animaux fabuleux, impossibles. Je mêle le monde. Je le recrée dans ma commande. Je mélange ce que Noé, dit-on, a rangé avec soin pour le futur.

Je me moque de Noé. J'ai commandé un sanglier, un hippopotame, une baleine. C'est possible. Je dis : « *Je veux... un sanglier, un hippopotame et une baleine. Et aussi... Et non, ça suffira.* »

J'ai dit ça le matin.

Ma journée est occupée mais je m'en souviens le soir. On a sa réputation dans les affaires ! Une parole est une parole !

Je suis allongé et dormir m'attend. Mon père est ce géant qui vient se courber auprès de mon lit, faire sa révérence. Sa révérence de mots. Sa révérence de mensonges, de phrases impossibles et vraies.

Ma sœur se souvient qu'elle participait en dessinant, en peignant les scènes, les épisodes, les personnages – ce jour, un sanglier, etc.

Mais je me moque de ma sœur. Je me moque encore d'Ésope, de La Fontaine. Je me moque de ce qui n'est pas mon histoire ! Je veux mon histoire.

Mon père parle. Que dit-il ? Où va-t-il ? Mon père raconte : « *Il était une fois...* »

Bientôt, je ne sais même plus quoi, qui... Je m'en moque. Je suis le roi qui sourit et qui s'endort.